

se soutenait qu'à la pointe de l'épée et de la lance : où la force était insuffisante, la trahison se frayait un passage. Aussi arrivait-il souvent qu'un prince, opprimé par ses ennemis et dépouillé de ses Etats, devait chercher, dans un exil lointain et sous des noms et des habits empruntés, un refuge contre la perfidie.

Cependant Yolande coulait en paix ses jours dans le monastère ; soumise à ses maîtresses, respectée de ses compagnes, chérie de toutes, elle se sentait heureuse. Par une belle matinée de la fin du mois de mai, les jeunes pensionnaires, sous la surveillance de quelques religieuses, se dirigèrent vers une chapelle dédiée à Notre-Dame-Auxiliatrice. Ce sanctuaire s'élevait au fond d'un petit bois situé en dehors de la clôture, non loin d'un ruisseau limpide que traversait un pont rustique. La douceur de la saison, la fraîche verdure, l'air pur et embaumé de senteurs aromatiques, le chant harmonieux de mille oiseaux divers qui sautillaient de branche en branche ou cachaient leurs nids sous le feuillage épais, tout invitait ces nobles damoiselles à se répandre dans les prairies ou à gravir les pentes fleuries des côteaux qui s'élevaient aux environs. Parmi ces jeunes filles, les unes s'amusaient à courir au milieu des herbes odorantes où bourdonnait l'abeille ; les autres poursuivaient le papillon aux ailes peintes de mille couleurs ; d'autres enfin, plus alertes et plus hardies, gravissaient d'un pied léger les collines des alentours. Une bande d'élèves assises à l'ombre des mélèzes chantait, au son d'un luth, que touchait délicatement la blonde Valdomire, un cantique pieux en l'honneur de Notre-Dame. Un autre groupe, près d'une fontaine qui bouillonnait aux flancs d'un rocher, cueillait de fraîches fleurs et les tressait en guirlande destinée à l'ornement de l'image sacrée, aux pieds de laquelle toute cette jeune troupe devait se réunir et prier, car tel était le but de cette promenade.

Yolande, chargée de sa moisson fleurie, la disposait en guirlandes tout en causant de la beauté de ces lieux enchantés, et s'avancait le long du ruisseau, avec la sœur Valburge, son habile maîtresse dans l'art d'enluminer le parchemin. Tout en causant, elles suivaient la rive que recouvrait un gazon vert et épais et se dirigeaient, sans s'en apercevoir, vers un endroit solitaire, où les eaux du torrent amassées formaient un bassin, autour duquel les rosignols chantaient plus joyeux, cachés qu'ils étaient sous l'ombrage des peupliers blancs, des saules et des coudriers. Elles s'arrêtèrent pour prêter l'oreille à ce doux concert et se mirer peut-être dans ces ondes limpides, quand, tout-à-coup, la forêt voisine retentit au loin du son de la trompe de chasse, de la voix des chiens et du hennissement des chevaux. Quelque peu troublées, elles tournè-